

Hommage à Salah Stétié

Salah Stétié est mort le 19 mai 2020. La mémoire demeure en nous la pointe du vif. Le cigare de Mallarmé part en volutes de fumée, mais son bout incandescent désigne la nuit et constitue une promesse d'aurore. La cendre de nos mots, s'ils ont une fois existé, n'est pas que mortelle. La chaîne de nos mots nous libère. Comme parole, et qui tient parole.

J'ai rencontré Salah Stétié en 1995 à *La Crie* à Marseille et depuis cette époque nous avons partagé une amitié ponctuée de nombreux échanges épistolaires. En 1995, j'avais déjà lu plusieurs textes de lui dont *Lecture d'une femme* où le narrateur, dans une sorte de vie d'après la mort, tient un monologue hallucinant dans un craquement d'apocalypse. Le personnage d'Hélène y rappelait l'Hélène du Jouve des *Années Profondes*. Je venais de créer ma revue *Nu(e)* en 94 et ayant entendu le poète lire, pour la première fois, avec cette ampleur qui était la sienne, j'ai souhaité lui consacrer le numéro 3 de la revue.

J'ai alors réalisé un premier entretien avec Salah où je l'interrogeais sur ses relations avec Pierre Jean Jouve. Un autre entretien eu lieu en 2005 pour le numéro 30 de la revue consacré à Pierre Jean Jouve. L'amour que nous avons, tous les deux, pour les textes de ce poète nous a rapprochés. Nous partagions également une grande admiration pour Yves Bonnefoy. Dans la poésie contemporaine, il me semblait que Salah Stétié, passeur entre l'Orient et l'Occident, tenait, lui aussi, une place essentielle car il avait inventé une nouvelle langue qui avait su marier les inflexions de la langue française à celles de la langue arabe.

Je l'ai retrouvé à Cerisy en 1996. Je le revois récitant des poèmes de Dante, de Victor Hugo, de Rimbaud sur le site d'une ancienne abbaye. Il connaissait par cœur tant de poètes et il portait en lui une qualité d'enfance : « *Le poète que j'espère je suis ne fût-ce qu'un peu, déclarait-il dans une lettre qu'il m'a adressée dernièrement, a déjà presque quatre-vingt-dix ans. C'est un enfant, c'est mon enfant. Gérard de Nerval plus que n'importe lequel de sa tribu le sut quand il écrivit : Le secret de la vie est dans l'enfance. Tous les poètes que j'aime et que je lis ont rêvé de jouer avec Gérard, chacun d'entre eux suivi de ses chimères personnelles. J'ai joué avec Gérard.* »

Nous nous sommes revus à Paris, à Nice, à Lodève, puis à Sète lors de séminaires, de marchés ou de festivals de poésie. C'est aussi à la poésie de Salah que j'ai consacré le dernier numéro, 71, de *Nu(e)*, paru y a quelques mois et qui rend hommage à sa poésie. C'est un écrivain qui a marqué mon parcours de critique littéraire et de poète.

Le lisant, j'ai aimé la constellation primitive irréversible à laquelle il revient sans cesse à travers toute son œuvre : *neige, larme, arbre, feuilles, lumière, enfant, cœur, oiseau, sein, femme, colombe...* Pour lui, le poème a pour premier rôle de dépoussiérer le monde, de chercher les essences derrière les apparences et les mensonges. Le poème effectue un retour aux archétypes, aux latences originelles, aux vérités premières, à ce que nous avons de simple et de profond, cette richesse originelle qui paradoxalement est pauvreté et fragilité, comme la précarité de la neige. L'illumination rimbaldienne de l'aube et de la virginité fixe l'infini dans le fini, parvenant à dissiper les antithèses, les contraires, les dysharmonies.

Nous nous trouvons, à travers son poème, dans une véritable création : *materia prima*, frémissement des premiers temps, formation du jour, géographie des premiers mondes. Premiers hommes aux mains éblouies sur les parois des cavernes. Nous sommes dans la porosité de la matière et toutes les merveilles viennent à nous dans la fluidité de la carte du

monde, dans la liquidité du chaos où tout se lie et communique, matière modulée comme une musique, espace traversé par le temps, vent qui ondoie comme la mer, constellations, éléments primaires, beaux rochers dormants, temps déchiré, mouvement de la matière, de la couleur et de la femme, commencement de tout dans la presqu'île du début de l'amour avec l'arrivée de la première feuille.

Et alors la substance de la femme pour, avec l'homme, fabriquer l'herbe et la vie : « *Longue main de la neige. Mon aimée* ». Un élément premier ouvre les poèmes : cette neige, bientôt personnifiée par la longue main tout en finesse qui évoque le corps de la femme par sa blancheur. La neige devient ainsi projection de la vie psychique, de ses fantômes, de l'ardeur érotique, avec l'appel très profond d'une réalité spirituelle, une issue à l'aventure intérieure et à la blessure exposée.

Le poète cherche, derrière la blancheur de la neige, quelque chose de secret, avec la volonté de saisir autre chose. La neige semble avoir pour rôle de conduire à l'espace imaginaire et surtout de suggérer, d'évoquer l'inconnaissable. Cet inconnaissable, ce peut être aussi bien les mystères de l'amour que le voyage au fond de soi. La femme liée à la nature, au cosmos « *c'est la terre aussi mon aimée ma caverne* », est double.

Femme qu'un trait divise et réconcilie, femme où le jour et la nuit se reforme, pureté de colombe et de larme, ou encore désir et force noire, femme diurne et nocturne qui possède ensemble un corps de neige et un corps d'ardeur et de sang. Après la luminosité, la pureté, le bleu qui allie la terre au ciel et fait de la femme une constellation, une planète, le caillou s'est incrusté dans le cœur, l'amour s'est perdu, créant l'opacité d'un destin de mélancolie et de crépuscule.

Le couple ombre et lumière, noir et blanc se retrouve partout. D'autres aussi comme caillou/cœur, perdu/sauvée, enfant/inespérance. Nous sommes en présence d'un effort pour traquer l'évanescence, cerner l'ineffable, le mot sitôt donné est infirmé par le suivant comme s'il fallait le moduler sans l'annuler totalement par la confrontation et l'accouplement de deux notions antithétiques.

Ce qui est visé par le rapprochement, la juxtaposition – si intense qu'on la sent tendre vers la superposition – de termes antagoniques, c'est leur simultanéité, leur coexistence, leur résolution dans le même. La complémentarité des contraires, figures de l'oxymore ou du paradoxe, sont les processus à l'œuvre dans cette création poétique. « *Se situer dans la contradiction, c'est peut-être le seul moyen de communiquer un peu d'incommunicable* ».

Le cœur, aujourd'hui, est devenu minéralité comme s'il avait perdu toute sensibilité sous les coups du sort et de la mort, mais il s'est transformé en cœur cerf, cœur qui continue à battre avec ses veines en forme de ramure, cœur devenu arbre dans les ramures de ses veines et le sang qui est signe de vie, ranimant le cœur endormi. C'est ainsi que l'œuvre de Salah Stétié, entre Orient et Occident, et par delà sa mort, irrigue la poésie contemporaine.

Nice, 22 mai 2020,
Béatrice Bonhomme